CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
(N° 17 ET 18 LIVRAISONS.)

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS



LA PARIURE DE JULES-DENIS

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE CHANT

PAR



Mme ADAM-BOISGONTIER

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 30 SEPTEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JEAN-CLAUDE, cultivateur............	MM.	Ant. Blondet.
JULES-DENIS, jeune marié		Lafontaine.
PIERROT, jeune paysan..		Numa fils.
LA LISE, femme de Jean Claude.........	Mme	Rose-Chéri.
ROSE-MARIE, jeune villageoise.........	Mmes	Judith Ferreyra.
PÉRINETTE, paysanne................		Ramelly.

Paysans, Paysannes.

ACTE I.

Une place publique de village; à gauche, un cabaret au premier plan; devant la porte, une table avec bancs; à droite, une maison de paysan, entourée de quelques attributs de pêche, et devant, une petite table, avec des tabourets autour. — A droite, au deuxième plan, avenue qui amène à la place. — A gauche, deuxième plan, allée qui conduit au jardin où est la danse. — Fond boisé, arbres plantés circulairement autour du théâtre, boutiques au fond; marchands de jouets, de bonbons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRINETTE, PIERROT, ROSE-MARIE, JEAN-CLAUDE, LA LISE. (*Jean-Claude, assis à la table, à droite, avec un pot de cidre, compte des gros sous qu'il range en piles; sa femme, assise à côté de lui, regarde quatre couples de paysans qui dansent au milieu, un peu au fond; la table à gauche est entourée de buveurs et de paysannes; d'autres entourent la danse, ou regardent les boutiques. On danse sur le chœur.*)

CHOEUR.

Air de *M. Delioux.*

Ah! quel heureux jour
Pour tout l' voisinage!
Toujours! toujours! (*Bis.*)
Dansons en ce jour,
C'est la fête au village!

Pierrot et Rose-Marie qui dansaient ensemble, s'arrêtent; Rose-Marie s'accroche par les doigts aux doigts de Pierrot, et le fait tourner, puis le lâche.

PIERROT, *essoufflé.*

Encore, encore, ma Rose-Marie! encore!

ROSE-MARIE.

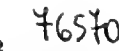
Ma fé non! t'es lourd comme la grosse cloche de not' paroisse! faudrait dix hommes pour te mettre en branle!

PIERROT.

M'est avis pourtant que ça allait bien!

ROSE-MARIE.

Tiens! regarde nous, la Lise et moi, et tu sauras ce que



danser veut dire; arrive, la Lise, arrive. (*Elle va à elle; Lise refuse de se lever.*)

LA LISE.

Finis donc, petite, tu sais bien que je ne danse plus.

ROSE-MARIE.

En v'là d'une belle! et pourquoi que tu ne danserais plus? parce que ton mari, mon oncle Jean-Claude, a la goutte? v'là ce que c'est que d'épouser un vieux!...

PIERROT.

Oui, n'y a que les jeunes qu'il faut épouser.

ROSE-MARIE.

Tu n'as pas la parole, toi, Pierrot. (*La danse recommence au fond.*)

PIERROT, *à Périnette.*

En v'là-ti une qu'est gentille et délurée! Ah! si elle voulait de moi!

PÉRINETTE.

Un fameux gars!...

PIERROT.

Elle n'aime pas les vieux, je suis son affaire, j'aurai dix-huit ans aux foins.

PÉRINETTE.

Eh bien! qu'est-ce que tu ferais avec tes dix-huit ans, si elle voulait de toi?

PIERROT.

Ce que je ferais? je la mijoterais, je la dorloterais, je la câlinerais, nous nous embrasserions tant que durerait le jour!...

PÉRINETTE.

Tu vivrais d'amour et d'eau fraîche.

PIERROT

Bon! on trouverait bien moyen de cultiver son champ, de mener paître ses bêtes et d'attraper, sur le port, quelque corvée qui mettrait des gros sous dans la poche.

ROSE-MARIE, *à Lise, qu'elle n'a pas cessé de tirailler pour la faire lever*

Ne te fais donc pas prier, tes yeux en pétillent d'envie.

LA LISE, *se laissant aller et se levant.*

Vous le permettez, notre homme?

JEAN-CLAUDE, *sans se déranger.*

Oui! oui!

ROSE-MARIE.

Il ferait beau voir qu'il ne le permît pas! (*Rose-Marie et la Lise dansent; quelques paysans, au fond, forment une espèce de quadrille.*)

PIERROT, *les contemplant avec délices.*

Ça saute-t-il!... ça grouille-t-il!... J'en sens mille fourmis dans les jambes, je n'y tiens pas!. . Viens ça, la Perinette, viens-ça! (*Il s'élance et la fait danser vis-à-vis la Lise et Rose-Marie.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES. JULES-DENIS. (*Jules-Denis entre en scène sur la mesure de l'air, en dansant et chantant, et vient se mêler à la danse, séparant la Périnette et Rose-Marie qui se donnaient la main.*)

Bravo! vive la joie! en avant les quatre autres! Ce jour est à l'amour, à l'amour et à la folie. (*Les danses s'arrêtent, la musique cesse. Il donne un coup de pied sous la table de Jean-Claude.*) A bas les chiffres!...

JEAN-CLAUDE, *s'écriant.*

Jules-Denis!

PIERROT, *avec admiration.*

Jules-Denis, le séduiseux de toutes les filles.

PÉRINETTE, *moqueuse.*

Jules-Denis, le coq du bourg!

JEAN-CLAUDE.

Jules-Denis, mon dénicheux d'asperges!

JULES-DENIS.

Tu te souviens de ça, Jean-Claude?

JEAN-CLAUDE.

Ce n'est pas si vieux.

JULES-DENIS.

Deux ans, mon camarade, deux ans, c'était quelques jours avant que de m'embarquer sur l'Alouette; deux ans pendant lesquels vous êtes restés, ici, comme des mollusques, vous autres, tandis que moi j'ai parcouru cent pays; j'ai essuyé vingt naufrages; j'ai vu dix fois la mort d'aussi près que je te vois, la Périnette. A propos, es-tu mariée, la Périnette? toi qui courais si bien après les épouseux, as-tu fini par en attraper un?

PÉRINETTE.

J'aurais eu trop peur qu'il te ressemblât, mon gars.

JULES-DENIS, *riant.*

Mets ça dans ton sac et file ton nœud... Voyons, on ne s'ennuie donc pas trop, dans ce petit trou du bon Dieu? Ça me va. J'ai vingt-quatre heures à dépenser, je vous les donne; j'ai deux cents francs à faire sauter, je vous invite; je régale; quand il n'y en aura plus, y en aura encore. Qu'est-ce que produit le terroir? du diable si je me le rappelle. Apportez-moi de tout ce qui y pousse. J'ai besoin de dédommager mon palais de la galette du bord et de l'eau peu filtrée.

AIR de Couder.

CHOEUR.

C'est le mat'lot qui régale!
Il faut boire à sa santé!
Son ivresse est sans égale,
Il est ivre de gaieté!

JULES DENIS, *seul.*

J'ai bu les bons vins d'Espagne,
J'ai vu l' beau ciel tropical!
Mais rien n' vaut l' ciel de Bretagne,
Ni l' cidre du sol natal!

REPRISE DU CHOEUR.

C'est le mat'lot qui régale, etc.

On apporte du cidre cacheté. — Jules-Denis s'attable vis-à-vis de Jean-Claude, donne des verres à tous ceux qui s'approchent et leur verse à boire. Chœur de buveurs.

JEAN-CLAUDE, *après avoir bu.*

Tu ne restes que vingt-quatre heures au pays?

JULES-DENIS.

Ni plus ni moins. Nous n'avons relâché sur la côte que pour mettre une pièce à notre avant; et, si j'ai obtenu une permission de vingt-quatre heures, c'est que j'ai dit au capitaine, en termes qui l'ont touché, que ce lieu est le lieu de mon enfance; mais de Dunkerque, après un ravitaillement à neuf, nous repartons pour des pays inconnus.

JEAN-CLAUDE.

Ces voyages continuels ne te lassent point?

JULES-DENIS.

Tu me demandes ça, toi! qui passes ta vie à la queue de tes chevaux, ou à l'arrière de ta charrue, et qui ne vas pas même, deux fois par an, te retremper par la vue de la côte. Suis mon raisonnement; de quoi l'homme se lasse-t-il en ce monde? De la monotonie! Mais si, à chaque saison, il débarque dans un lieu nouveau; si ses yeux sont constamment frappés d'objets divers, s'il passe d'un ragoût à la chinoise à l'ananas du Brésil, d'un verre de vin du Cap au cidre de Normandie; de l'Indienne au teint cuivré à la Française au teint de lis: où prendrait-il le temps de se lasser? Vois-tu, mon vieux, j'aurais inventé la marine, si elle ne l'était depuis longtemps.

PIERROT.

Ça m'électrise!

JEAN-CLAUDE.

Alors, tu es heureux?

JULES-DENIS.

Au superlatif, et toi?

JEAN-CLAUDE.

Moi, je suis marié.

JULES-DENIS, *se levant.*

Montre-moi ton épouse.

JEAN-CLAUDE.

La Lise, la Lise, où est-ce qu'elle s'est donc fourrée?

LA LISE, *qui était au fond avec Rose-Marie à regarder les boutiques.*

Me voilà, notre homme.

JULES-DENIS.

Beau brin de femme!... Madame, permettez que je vous salue. (*Il l'embrasse.*)

JEAN-CLAUDE.

Que fais-tu donc là?

JULES-DENIS.

C'est une coutume de Taïti.

JEAN-CLAUDE.

Ce n'est point à la mode chez nous.

JULES-DENIS.

Ça viendra; vas-tu pas faire le jaloux? Tu serais bigrement laid dans ce rôle-là! (*Quelques paysans s'éloignent en riant.*)

PÉRINETTE, *à part à Pierrot.*

Jaloux, lui! il est trop bête pour ça.

JULES-DENIS, *à la Lise, en faisant l'aimable.*

Madame n'est pas du pays?

LA LISE, *qui s'est assise près de son mari.*

Non, monsieur, je suis de Paramé, près Saint-Malo.

JULES-DENIS.

Paramé, connu pour ses jolies femmes, ça ne m'étonne pas.

LA LISE.

Vous êtes allé à Paramé, monsieur? (*Les paysans attablés à gauche, se lèvent et s'éloignent peu à peu.*)

JULES-DENIS.

Non, et je ne le regrette point, puisque nous en possédons la reine.

ROSE-MARIE, *bas à Pierrot et à Périnette.*

Qué baragouin qui parle donc là?

PÉRINETTE, *railleuse.*

Il fait sa cour à la Lise.

PIERROT.

Il n'est pas manchot de la langue, celui-là.

JEAN-CLAUDE.

Ah çà, v'là le soleil qui baisse; où soupes-tu, Jules-Denis?

JULES-DENIS.

A ta table, si tu veux m'y faire place, Jean-Claude.

JEAN-CLAUDE, *se levant.*

En route alors.

PIERROT, *tirant Jules-Denis à part.*

Jules-Denis, j'ai deux mots de communication à te faire.

JULES-DENIS.

Filez toujours, vous autres; dans cinq minutes je vous rejoins.

REPRISE DU CHOEUR PRÉCÉDENT.

C'est le mat'lot qui régale, etc.

Sortie par la droite.

SCÈNE III.

JULES-DENIS, PIERROT.

JULES-DENIS.

Sais-tu que t'es furieusement graudi, petit? Te v'là un homme.

PIERROT.

C'est pour ça que je veux te consulter, Jules-Denis.

JULES-DENIS.

Y a de l'amour sous le vent, hein, mon gars?

PIERROT.

Oh! oui, qu'il y en a! (*Périnette qui s'éloignait lentement, s'arrête, se cache au fond et écoute.*)

JULES-DENIS.

Qui aimes-tu? serait-ce la Périnette? Je vous ai vu chuchoter ensemble à ce que je crois.

PIERROT.

La Périnette? non; est-ce qu'on peut aimer la Périnette? C'est Rose-Marie que j'aime. Tu ne l'as pas remarquée, Rose-Marie, t'étais trop occupé à reluquer la Lise.

JULES-DENIS.

Je ne l'ai pas remarquée? Veux-tu que je te la dévisage, ta Rose-Marie? Cheveux bruns, teint frais, nez en l'air et dents blanches.

PIERROT.

C'est ça; oh! comme c'est ça! T'es sorcier, ben sûr, car tu ne l'as tant seulement pas regardée!

JULES-DENIS.

Donc, tu aimes Rose-Marie, et tu veux t'en faire aimer?

PIERROT.

V'là le nœud.

JULES-DENIS.

Quand tu la rencontres, que lui dis-tu à Rose-Marie?

PIERROT.

Moi, j'ouvre les yeux comme des portes charretières; je l'admire de la tête aux pieds, depuis le bout de son sabot jusqu'au fin haut de sa cornette; je me sens des chatouillements au cœur qui me font plaisir, mais je ne dis rien.

JULES-DENIS.

Imbécile!

PIERROT.

Je sais ben; ça ne m'avance pas; ça ne me mèna qu'à des rebuffades, c'est précisément la chose pourquoi j'ai voulu t'entretenir. Qu'est-ce qu'il faut faire pour oser parler à Rose-Marie?

JULES-DENIS.

L'embrasser d'abord; rien ne délie la langue comme un baiser.

PIERROT.

L'embrasser!

JULES-DENIS.

Eh bien, oui, l'embrasser; est-ce la mer à boire que d'appliquer ses lèvres sur le cou d'une jolie femme? On l'embrasse et puis l'on s'explique.

PIERROT.

Elle a la main leste, la Rose-Marie.

JULES-DENIS.

Si tu crains les horions, mon gars, adresse-toi à la Périnette, en v'là une qui ne te rebutera pas. (*La Périnette sort à gauche, en faisant un geste de dépit.*)

PIERROT, *résolûment.*

J'embrasserai.

JULES-DENIS.

Pardine! on embrasse, on se laisse battre, égratigner, mordre, et l'on arrive. Je n'ai jamais eu d'autre système.

PIERROT.

Vraiment; t'as toujours débuté par embrasser?

JULES-DENIS.

Toujours!

PIERROT.

Et ça n'a jamais manqué de te réussir?

JULES-DENIS.

Jamais. La femme, vois-tu, mon Pierrot, c'est comme qui dirait une allumette chimique; montrez-lui le feu, pzzzt!... elle pétille, elle brûle, c'est fait.

PIERROT.

Ce que c'est que d'avoir voyagé!

JULES-DENIS.

Il n'en est pas une qui résiste.

PIERROT, *d'un air de doute.*

Oh! pas une!

JULES-DENIS.

Pas une. Nomme-moi qui tu voudras du village; je pars demain, comme tu sais, eh bien, je te parie n'importe quoi, que l'affaire est bâclée avant mon départ.

PIERROT.

J'en sais une qui te ferait perdre ta pariure.

JULES-DENIS.

Ta Rose-Marie, hein!

PIERROT.

Non dame, je ne m'y fierais point; c'est trop jeune, ça se laisserait prendre aux premiers gluaux d'un gars comme toi.

JULES-DENIS.

Qui alors? la Périnette?

PIERROT.

Oh! avec celle-là, perdre ça serait gagner.

JULES-DENIS.

Tu me fais poser, mon gars; de qui veux-tu parler? explique-toi.

PIERROT.

De la Lise à Jean-Claude.

JULES-DENIS.

La belle Parmèsol... Que gages-tu?

PIERROT, *au comble de l'étonnement.*

Tu tiens la pariure? Mais tu ne sais donc pas ce que c'est que la Lise?

JULES-DENIS.

C'est une jolie femme, dont les yeux sont doux et le pied fin. Après?

PIERROT.

La Lise, c'est presque une demoiselle, elle a été élevée au couvent, elle sait lire et écrire, elle parle comme monsieur le médecin ou monsieur le recteur; elle est sage comme une madone; jamais ça ne danse, jamais ça ne chante; tantôt il a fallu

que Rose-Marie l'entraîne de force, sans ça elle n'aurait pas bougé d'auprès de la chaise à son homme.

JULES-DENIS.

Oui, mais auprès de la chaise à son homme, que faisait-elle? Elle songeait, et les songeuses, vois-tu, mon Pierrot, c'est tout ce qu'il y a de plus favorable à l'amour. A quoi songeait-elle? je te le demande? Tu ne sais pas. Elle songeait que le ciel aurait pu lui donner un mari plus jeune et moins laid.

PIERROT.

Allons donc, c'est un mariage d'amour.

JULES-DENIS.

Eh! non! les Jean-Claude ne s'épousent pas d'amour, et puis d'ailleurs, ça ne prouverait rien; depuis quand sont-ils mariés?

PIERROT.

Un an au blé noir.

JULES-DENIS.

Un an. Mais elle a eu vingt-quatre fois le temps de désaimer son mari.

PIERROT.

Oh! (*La Périnette rentre à pas de loup et écoute.*)

JULES-DENIS.

D'abord, mon Pierrot, règle générale, la femme douce, soupireuse et songeuse, je te le répète, est toujours plus d'à moitié vaincue; ce n'est pas comme la rieuse et la mutine. La rieuse donne dix fois plus de mal que celle qui parle de sagesse et de vertu... Qu'est-ce que tu tiens?

PIERROT.

Jules-Denis, c'est une vilaine pariure que celle-là.

JULES-DENIS.

Tu recules, mon gars.

PIERROT.

Ma foi, oui. Si malheur arrivait à la Lise, je ne veux pas y avoir trempé les doigts.

JULES-DENIS.

Tu me piques au jeu avec tes scrupules. Je te parie ma montre d'or contre ton bonnet de laine, que la Lise fera comme les autres, avant qu'il soit deux heures d'ici. A présent, bonsoir; on m'attend pour souper, là-bas... Encore une règle générale, Pierrot, c'est toujours le mari qui ouvre sa porte à l'autre. (*Il s'en va en riant et en courant, par la droite.*)

SCÈNE IV.

PIERROT, PÉRINETTE.

PIERROT.

Mais c'est qu'il le fera comme il le dit? il a le diable au corps, ce gars-là; il faut que j'avertisse la Lise.

PÉRINETTE, *venant en scène.*

Pourquoi ça?

PIERROT.

La Périnette!

PÉRINETTE.

Eh ben, est-ce que je reviens de l'autre monde?

PIERROT.

Comment ça se fait que tu te trouves là?

PÉRINETTE.

Je cherche nos chèvres! Veux-tu venir les quérir quant et moi?

PIERROT.

Une autre fois, j'ai de la besogne.

PÉRINETTE, *passant à droite.*

Elle est jolie ta besogne.

PIERROT.

N'en fais jamais de pire.

PÉRINETTE.

La Lise te recevra bien.

PIERROT.

La Lise! comment? que veux-tu dire?

PÉRINETTE.

Va, va, beau gardieu de la vertu des femmes!

PIERROT.

Tu nous as épiés, entendus, tu étais là. Ah! que je te reconnais bien là, Périnette, mauvaise langue, mauvais cœur, qui, dans ta rage d'être vieille fille, es toujours, mais toujours aux aguets pour faire le mal. Je ne suis qu'un pauvre gars, vois-tu; mais si tu avais le malheur de te mêler des affaires à la Lise, je te promets que tu me le payerais.

PÉRINETTE.

Que veux-tu que j'y fasse à la Lise? Qu'elle écoute ou qu'elle n'écoute pas Jules-Denis, quèque ça me fait à moi?

PIERROT.

Ça te fait que tu es envieuse de sa beauté, de sa vertu, et que tu ne serais pas fâchée de la voir déconsidérée un brin.

PÉRINETTE.

Moi!...

PIERROT.

C'est si vrai, que tu voulais m'empêcher d'aller chez Jean-Claude; mais, ma cadette, à malin, malin et demi. (*Il se sauve en courant et heurte Rose-Marie qui descend la scène par la droite.*)

SCÈNE V.

ROSE-MARIE, PÉRINETTE.

ROSE-MARIE.

Es-tu toqué, Pierrot? est-ce qu'il a perdu père et mère? Moi qui le cherchais pour voir les sauteurs de corde. Viens-tu voir les sauteurs de corde, la Périnette?

PÉRINETTE.

Moi, ma foi non. Je suis tout interloquée de ce pauvre Pierrot.

ROSE-MARIE.

Quoi qu'il a?

PÉRINETTE.

Tu ne vois pas comme depuis quelques jours il est tout chose

ROSE-MARIE, *d'un petit air important.*

Je sais ce que c'est, il est amoureux.

PÉRINETTE.

Oui, mais de qui est-y amoureux?

ROSE-MARIE.

Dame!

PÉRINETTE.

Ne baisse pas les yeux et ne fais pas ta bouche en cœur; ce n'est pas de toi, ma chère.

ROSE-MARIE.

Tiens! et de qui donc?

PÉRINETTE.

C'est mon secret.

ROSE-MARIE, *moqueuse.*

De toi peut-être?

PÉRINETTE.

Pourquoi non? parce que ça a quinze ans, ça s'imagine qu'il n'y a que soi au monde.

ROSE-MARIE.

Voyons, voyons, tu serais sa mère.

PÉRINETTE, *à part.*

Impertinente! (*Haut.*) Il est amoureux de la Lise à Jean-Claude. Je l'ai entendu en faire confidence à Jules-Denis. C'est chez Jean-Claude qu'il court. Vas-y, tu l'y trouveras attablé entre Jean-Claude et la Lise.

ROSE-MARIE.

Si c'est de la Lise qu'il est amoureux, gnia pas de soucis, il perdra son temps et ses pas.

PÉRINETTE.

La Lise est femme comme une autre.

ROSE-MARIE.

Comme une autre qui la vaut en sagesse et en vertu. Monsieur le recteur nous la citait encore à ce matin pour modèle. (*Quelques paysans apportent des lanternes en papier de diverses couleurs, et les accrochent à la façade des maisons, des boutiques, et à des fils de fer qui sont attachés d'un arbre à l'autre.*)

PÉRINETTE.

Gnia que le bon Dieu qui sait ce que vaut la vertu d'une femme.

ROSE-MARIE.

Ne touche pas à celle-là, va, Périnette; tu as de bonnes dents; mais tu n'y peux mordre. (*Jean-Claude, la Lise et Jean-Denis rentrent par la droite. Les paysans et paysannes reviennent. Des danses se forment.*)

CHOEUR.

Air de Couderc.

C'est ici que s' fait la veillée
Après souper faut s' divertir!

Le plaisir tient l'âme éveillée
Et la valse est un vrai plaisir.

JULES-DENIS.

Ma belle hôtesse, acceptez-vous?

JEAN-CLAUDE.

Valse, ma femme, ah! je n' suis pas jaloux.

CHOEUR.

La charmante veillée
Après souper faut s' divertir.

La valse continue après le chœur.

ROSE-MARIE.

La danse! bon. (*A Périnette en courant du côté du bal.*) Tu ne danses plus, toi. (*Mouvement de Périnette qui va se mêler aux autres paysans tout en ayant l'œil sur la scène.*)

SCÈNE VI.

JULES-DENIS, JEAN-CLAUDE, LA LISE, PIERROT, PÉRINETTE, ROSE-MARIE, *qui va et vient.* PAYSANS et PAYSANNES.

JEAN-CLAUDE.

Valse, valse, ma femme! Jules-Denis est un paroissien qui te fera valser de la bonne sorte. (*Ils s'éloignent tous deux et se mêlent aux danses.*)

PIERROT.

Jean-Claude, pourquoi donc que vous ne valsez pas aussi, vous?

JEAN-CLAUDE.

Valser! Ca m'irait comme des bas de soie à mes bœufs. Je préfère boire un coup, mon gars! (*Il s'assied près de la table à droite. En parlant, il a frappé sur la table. Un garçon du cabaret à gauche lui apporte un pot de cidre et des verres.*)

PIERROT.

Oh! si j'avais jamais une femme avenante et amadouante comme la Lise!

JEAN-CLAUDE.

Quoi que tu ferais, gamin?

PIERROT.

Je valserais avec elle, ou elle ne valserait avec personne.

JEAN-CLAUDE, *la langue de plus en plus épaisse.*

Qué mal qu'alle fait en valsant avec Jules-Denis? C'est un bon compagnon Jules-Denis. Il m'a conté ses fredaines; m'en a-t-il conté!

PIERROT, *sérieux.*

La Lise ne peut pas être mise à mal.

JEAN-CLAUDE.

Tu vois donc bien.

PIERROT.

Cependant tantôt, vous n'étiez pas content que Jules-Denis l'embrasse.

JEAN-CLAUDE.

Comme ça, au premier abord, parce que nous n'y sommes point habitués, nous autres; mais, va, il peut ben maintenant l'embrasser dix fois, cent fois; comme il me disait, ça ne doit me faire rien de rien; la Lise est sage, et d'une; et lui repart demain. (*Il continue de boire.*)

PIERROT, *à lui-même.*

Est-ce que tous les maris sont de cette pâte-là?

PÉRINETTE, *bas à Pierrot.*

Quand je te le disais qu'il est trop bête pour être jaloux.

PIERROT, *sans lui répondre et regardant la danse au bout de l'avenue à gauche.*

Ils vont toujours! Comme il la tient... comme il la serre... Pourquoi qu'elle se laisse serrer comme ça? — Je suis sûr que leurs deux cœurs se touchent. — Et c't autre, qui boit, qui boit, comme s'il n'en avait pas déjà plus que sa charge. — Que j'épouse tant seulement la Rose-Marie, je jure ben de ne jamais boire.

PÉRINETTE, *à Rose-Marie qui rentre par la droite, en désignant Pierrot.*

Le v'là!

ROSE-MARIE.

Quoi que vous faites donc là, Pierrot?

PIERROT.

Moi? mais rien, ma Rose-Marie.

ROSE-MARIE.

Vous n'aimez donc pas la danse à ce soir?

PIERROT, *à lui-même.*

Cette valse-là ne finira pas.

ROSE-MARIE.

V'là comme vous me répondez. C'est honnête.

PÉRINETTE, *à Rose-Marie.*

Il ne quitte pas la Lise des yeux, il est jaloux de Jules-Denis.

ROSE-MARIE.

Pierrot!

PIERROT, *tressaillant.*

Me v'là.

ROSE-MARIE.

Venez danser quant et moi.

PIERROT, *joyeux.*

Quant et vous! (*Il va lui prendre la main, mais il s'arrête.*) Faut pourtant que je parle à la Lise.

ROSE-MARIE.

Quèque vous lui voulez, à la Lise?

PIERROT.

Si tu savais pourquoi, ma Rose-Marie.

ROSE-MARIE.

Je sais que si vous ne venez pas tout de suite, de ma vie je ne vous parle.

PÉRINETTE, *bas à Pierrot.*

Je te fais compliment, mon Pierrot, la Rose-Marie t'aime joliment, tout de même!

PIERROT, *heureux et oubliant la Lise.*

Je ne sis donc plus comme la Marie-Jeanne du clocher, ma Rose-Marie?

ROSE-MARIE, *reprenant sa gaieté.*

Tu l'as sur le cœur?

PIERROT, *la saisissant par la taille et s'éloignant sur la ritournelle.*

A preuve! (*Il sort avec elle, par la droite.*)

PÉRINETTE.

Allons donc! (*Elle retourne se mêler aux paysans, Jean-Claude est tout à fait ivre. — La Lise et Jules-Denis qui viennent de rentrer par la gauche, finissent de valser. Les paysans se dispersent.*)

SCÈNE VII.

LA LISE, JULES-DENIS, et JEAN-CLAUDE, *assis à la table à droite.*

LA LISE, *s'asseyant à la table de son mari qui lui donne un verre de cidre.*

J'ai chaud. Quel beau valseur vous faites, monsieur Jules-Denis.

JULES-DENIS.

On n'a pas tous les jours d'aussi belle valseuse que vous, madame Jean-Claude.

LA LISE, *après avoir mouillé ses lèvres et posé le verre sur la table.*

Oh! ça vous plaît à dire. Vous qui avez vu tant de pays et tant de gens, vous n'êtes pas sans avoir eu mille danseuses plus lestes et plus habituées que moi à la danse.

JULES-DENIS.

Vous ne dansez pas souvent?

LA LISE.

Notre homme n'aime pas le bal.

JULES-DENIS.

Ce n'est pas une raison pour n'y point aller. Gnia pas de mal à laisser son mari en tête-à-tête avec sa cruche, et à se dégourdir les jambes de temps en temps, n'est-ce pas, Jean-Claude?

JEAN-CLAUDE, *la langue épaisse.*

Hein? tu parles? C'est vingt sous, pas un liard de moins.

LA LISE, *se levant.*

Dans quel état il est!

JULES-DENIS.

Ça lui arrive souvent?

LA LISE, *avec embarras.*

Non.

JULES-DENIS.

Vous ne voulez pas l'avouer, mais je sais ben qu'autrefois, c'était son faible; seulement j'aurais cru qu'auprès d'une femme comme vous, il n'aurait plus songé qu'à vous aimer.

LA LISE.

Jean-Claude a bien d'autres soucis en tête!

JULES-DENIS.

C'est toujours comme ça, l'un ne sait point apprécier ce que l'autre voudrait avoir au prix de sa vie.

LA LISE, *un peu amèrement.*

Il apprécie la bonne terre que je lui ai apportée en dot.

JULES-DENIS.

Vous n'êtes pas heureuse, madame Jean-Claude.

LA LISE, *affectant la gaieté.*

Moi? mais si, monsieur Jules-Denis. Pourquoi me dites-vous cela?

JULES-DENIS.

Vous n'êtes point heureuse; vous, belle comme une reine, instruite comme une dame, comment avez-vous pu épouser un Jean-Claude?

JEAN-CLAUDE.

Qu'est-ce qu'on lui veut à Jean-Claude?

LA LISE.

Assez là-dessus, monsieur Jules-Denis, je vous en ai déjà trop dit. Je ne sais pas comment ça se fait, mais je vous connais à peine, et me voilà si en confiance avec vous, que je vous ouvre mon cœur, comme je ne l'ai encore ouvert à personne.

JULES-DENIS.

C'est comme moi, il me semble que ce n'est pas depuis une heure que je vous connais, mais depuis toujours. Je n'ai point de famille, voyez-vous, la Lise; point de parents, point d'amis qui s'intéressent à mon sort, qui me donneraient une pauvre larme, si je venais à périr; c'est triste. Aussi, de vous voir m'écouter, tantôt, chez vous, quand je racontais mes voyages à Jean-Claude, de vous voir prête à pleurer quand je parlais de mes naufrages et de mes misères, ça m'a produit un effet qu'il me semble que vous êtes ma sœur.

LA LISE.

Pauvre jeune homme, vous n'avez plus ni père ni mère?

JULES-DENIS.

Depuis longtemps. J'ai été élevé dans le village à la grâce du bon Dieu, et va comme je te pousse, mon garçon.

LA LISE.

Faut quitter les voyages, faut vous fixer parmi nous; vous trouverez en moi une sœur, puisque, déjà, je vous en produis le semblant, et nous vous chercherons une femme.

JULES-DENIS.

Une femme! Est-ce qu'il y en a une autre comme vous au monde?

LA LISE.

Ne dites donc pas de folies, Jules-Denis.

JULES-DENIS, *se rapprochant.*

Non, voyez-vous, la Lise, dès que je vous ai vue, vous m'êtes entrée tout droit dans le cœur; je ne voulais pas vous le dire, c'est plus fort que moi, il faut que ça parte. Ne vous fâchez pas, ne m'en voulez pas, on n'est pas maître de ça, voyez-vous; on aime; ça vous vient sans qu'on sache comment ni pourquoi; ça vous brûle le sang, ça vous donne la fièvre, c'est une souffrance!... C'est un bonheur à rendre fou. (*Il lui saisit les mains, elle s'efforce de les dégager.*) Vos mains, vos mains seulement, quel mal y a-t-il à ça?

LA LISE.

Laissez-moi, laissez-moi, monsieur Jules Denis, vous me faites peur. (*Elle retourne près de son mari.*)

JULES-DENIS.

De quoi pouvez-vous avoir peur? Votre mari n'est-il pas là?

LA LISE.

Lui! il dort à présent; on le traînera dans son lit, sans qu'il s'en doute; il se réveillera demain matin, sans se rien rappeler, pour recommencer demain au soir... Quelle vie, quelle vie; mon Dieu!

JULES-DENIS.

Vous voyez bien que vous n'êtes point heureuse! (*Périnette, au fond, observe Jules-Denis et Lise.*) Oh! si j'étais à la place de Jean-Claude, quelle existence d'amour je vous ferais! La journée se passerait aux champs, c'est le lot du laboureur, il n'y a rien à reprendre à ça. Mais le soir! le soir! (*Il se rapproche de la Lise, lui donne le bras et la mène s'asseoir à gauche.*) Nous nous en irions, bras dessus, bras dessous, dans la campagne; ou, là bas; sur la grève; nous nous conterions toutes nos pensées du jour; ou plutôt, non, nous ne dirions rien; nous nous regarderions, les yeux dans les yeux, les mains dans les mains, et nous nous en irions comme cela, à l'aventure, écoutant l'amour qui chanterait dans nos cœurs.

LA LISE.

Quel tableau! Je l'ai vu mille fois dans mes rêves.

JULES-DENIS.

Si ce n'était à la clarté des cieux, ce serait à la lueur du foyer; mais toutes nos soirées se passeraient comme cela, seul à seul, avec le bonheur.

LA LISE.

Taisez-vous, Jules-Denis, vous me faites un grand mal.

PÉRINETTE, *à part en s'en allant par la droite.*

Je crois que Jules-Denis gagnera sa pariure.

JULES-DENIS.

N'est-ce pas, que ce serait une belle vie que celle-là? N'est-ce pas, ma Lise, que nous aurions été bien heureux! (*Il l'enlace et veut l'embrasser.*)

LA LISE, *s'éloignant vivement.*

Jules-Denis, Jules-Denis, c'est mal ce que vous faites là. Je suis bonne et ne m'en vais pas crier sur les toits pour un mot d'amour, mais vous en abusez.

JULES-DENIS.

Il ne s'agit pas d'un mot d'amour, il s'agit du bonheur de toute ma vie. Je me sens à vous corps et âme; la Lise, c'est la première fois qu'il m'arrive d'aimer comme cela, d'aimer réellement et sérieusement; ne me répondez pas, ne me jetez pas à la tête les paroles glacées de votre froide raison. Je ne vous demande pas de m'aimer, mais de vous laisser adorer, de me souffrir auprès de vous, de permettre que je vous regarde.

LA LISE.

Et à quoi cela vous mènera-t-il, mon pauvre gars?

JULES-DENIS, *s'approchant de nouveau.*

A être plus heureux qu'un roi. Vois-tu, ma Lise, j'achève mon voyage, j'en termine avec le capitaine, je reviens de Dunkerque, et je ne bouge plus d'ici. Je me fais laboureur et je me loue à Jean-Claude.

LA LISE.

Comment! je vous verrais tous les jours, tous les jours, vous mangeriez la soupe avec nous?...

JULES-DENIS.

Et tous les jours, mes yeux te diraient que tu es belle, et qu'il y a au monde un cœur qui ne bat que pour toi.

LA LISE.

Jules-Denis, Jules-Denis, retournez à votre bord, ne revenez point; nous jouons avec le feu, nous jouons un jeu terrible.

JULES-DENIS, *se mettant à ses genoux.*

Non, non, le sort en est jeté; je t'appartiens, ma Lise, et toi tu m'aimeras comme un ami, comme un frère, comme un amant, comme tu voudras; j'accepterai tout de toi, je me soumettrai à toutes tes conditions, je ne voudrai que par tes volontés.

LA LISE, *presque vaincue.*

Jules-Denis, de grâce, au nom de Dieu, laissez-moi!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERROT, LE VILLAGE.

PIERROT, *de loin d'abord.*

Oh! hé! oh hé, les autres! Jean-Claude, Jules-Denis, la Lise, qu'est-ce qu'on fait donc là bas? Arrivez, arrivez! il va y avoir un feu d'artifice devant chez monsieur le maire.

LA LISE *émue. Elle a couru vivement auprès de la table où dort Jean-Claude.*

Tu vois, petit, tu vois, notre homme dort; faudrait un coup de main pour le reconduire à la maison.

PIERROT.

Nous v'là, la Lise, fallait appeler.

JULES-DENIS.

C'est de la besogne trop forte pour toi, mon gars!... (*S'adressant à un paysan grand et fort.*) Attrape-le, d'un côté, Jérôme, moi de l'autre, et va de l'avant!

PIERROT, *à part.*

Oh! mon Dieu! suis-je venu à temps! (*Jules-Denis et Jérôme emmènent Jean-Claude; la Lise les suit tristement. Ils sortent par la droite, au même moment des fusées et des pétards éclatent au bout de l'avenue à gauche; tous les Villageois ont les regards tournés de ce côté et battent des mains.*)

ACTE II.

Une salle basse, chez Jean-Claude. Au premier plan, à gauche, une grande cheminée; au deuxième plan, porte de la chambre de la Lise; à droite, au premier plan, un bahut; au deuxième plan, un petit escalier de quatre marches conduisant à un cabinet.—Au fond, une fenêtre dans l'angle; au milieu, une alcôve; dans l'angle droit, porte d'entrée ouvrant sur la campagne. — Grande table, avec deux grands bancs, jusqu'au milieu du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE-MARIE, *entrant du fond. En parlant, elle va prendre un balai, à droite, vient balayer devant la cheminée, puis reporte son balai.*

Hier, la fête; aujourd'hui, la besogne; en v'là une vie qui me plaît! On dit qu'il y a au monde des gens qui ne font rien de rien; je les plains de tout mon cœur; c'est la peine qui fait le plaisir, comme dit mon petit Pierrot; c'est le travail qui fait valoir le repos; c'est la semaine qui assaisonne le dimanche. *Pierrot entre du fond.)* Tiens, quand on parle du loup on en voit la queue.

SCÈNE II.

PIERROT, ROSE-MARIE.

PIERROT, *entrant en mangeant une tartine.*

Tu parlais de moi, ma Rose-Marie? Tu en parlais donc toute seule? car je ne vois pas la Lise.

ROSE-MARIE.

Gnia pas besoin d'être deux pour jaser; on jase avec son souvenir.

PIERROT, *s'asseyant près de la table.*

Tu te souvenais? C'est comme moi, depuis hier soir, tu me danses toujours devant les yeux.

ROSE-MARIE.

Faut te rendre justice, tu commences à aller gentiment.

PIERROT.

Tu ne dires plus que je sis lourd comme la Marie-Jeanne du clocher?

ROSE-MARIE.

Tu es rancuneux, Pierrot.

PIERROT.

Non, ma Rose-Marie, si je danse un brin plus mal qu'un autre, je sais que je t'aimerai dix fois plus que tout le monde, par ainsi...

ROSE-MARIE.

Je ne me plaindrai point.

PIERROT.

Mais où donc qu'elle est la Lise?

ROSE-MARIE.

Elle ne tardera sans doute point; elle m'a louée pour repasser sa lessive, et elle sait que je suis exacte et qu'au dernier coup de sept heures, j'entre à la ferme, probablement, elle détend son linge, et sans toi j'aurais été voir au grenier. La v'là. (*Regardant par la fenêtre.*) Non, c'est Jean-Claude qui part aux champs. Il ne verra pas le soleil se lever à ce matin.

PIERROT.

En avait-il sa charge, hier!

ROSE-MARIE.

Pouah! ça me fait mal au cœur rien que d'y songer; ce n'était pas un homme, c'était une chose, et une bien vilaine chose encore. Ecoute, Pierrot, si l'homme qui sera mon homme était un Jean-Claude, je ne ferais ni uun ni deux, je le planterais là, tout net.

PIERROT.

Sois tranquille! — Mais la Lise ne vient point.

ROSE-MARIE.

Elle te préoccupe bien, la Lise; est-ce que nous allons recommencer notre explication d'hier?

PIERROT, *se levant.*

Rose-Marie, ne vous tourmentez point avec la Lise; ce que je lui veux n'a rien à faire avec notre bonheur.

ROSE-MARIE.

Mais qu'est-ce que tu lui veux donc?

PIERROT.

Ce n'est pas mon secret.

ROSE-MARIE.

Oh! je n'aime pas les mystères.

PIERROT.

Tu le sauras plus tard.

ROSE-MARIE.

Tout de suite.

PIERROT.

Non.

ROSE-MARIE.

Je le veux.

PIERROT.

Ce soir.

ROSE-MARIE.

Ta parole.

PIERROT.

Oui.

ROSE-MARIE, *voyant entrer la Lise.*

Ah! enfin!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA LISE, *entrant par la gauche.*

LA LISE, *l'air souffrant.*

Tu m'attendais, Rose-Marie?

PIERROT, *à part.*

Comme elle est pâle!

ROSE-MARIE.

Oh! je t'attendais en causant avec Pierrot. La besogne est-elle prête?

LA LISE.

Quelle besogne?

PIERROT, *à part.*

Ses idées sont ailleurs.

ROSE-MARIE.

Est-ce que tu ne m'as pas louée pour repasser ta lessive?

LA LISE, *s'asseyant devant la cheminée.*

A quoi est-ce que je pense? Va détendre le linge, ma Rose-Marie, je ne me sens pas bien. (*Rose-Marie sort par le fond.*)

PIERROT.

Vous avez peut-être la fièvre, madame Jean-Claude?

LA LISE.

Ça se peut, mon Pierrot.

PIERROT.

Faudrait voir le médecin.

LA LISE.

Qu'est-ce que dirait notre homme?

PIERROT.

Je sais ben qu'il est un peu liardeur; mais, drès que vous souffrez de quèque part, i ne dirait rien, i vous aime trop pour ça.

LA LISE.

Il m'aime! De qui parles-tu? Qu'est-ce qui m'aime?

PIERROT.

Pardine, cti-là qu'a le droit de vous aimer, votre mari, quoi, Jean-Claude!

LA LISE.

Il m'aime, et où donc as-tu vu ça, toi?

PIERROT.

Ah! dame! Jean-Claude n'est pas un beau parleux, il ne sait point vous dégoiser un tas de belles choses, qui entrent dans l'oreille doux comme miel; mais je vous dis qu'il vous aime, parce qu'il le disait encore pas plus tard qu'hier; et s'il travaille dur et est avare un brin, c'est pour vous faire la plus riche du pays.

LA LISE, *avec un peu d'humeur.*

C'est aussi parce qu'il m'aime qu'il me quitte tous les soirs pour le cabaret!

PIERROT, *embarrassé.*

Ça, c'est que...

LA LISE, *se levant.*

Va, va, mon pauvre Pierrot, tu t'es fait l'avocat d'une mauvaise cause! Mais laisse-moi en paix; j'ai besoin de songer.

PIERROT, *à part.*

Songer! oh!...

LA LISE.

Va! va!...

PIERROT.

Je m'en vas, madame Jean-Claude. (*A part.*) Je ne bouge pas de la ferme! (*Sur un regard de la Lise, il remonte lentement.*) Je m'en vas! je m'en vas!...(*A part.*) Les séduiseux sont des maudits!

SCÈNE IV.

LA LISE, *seule et assise près de la table.*

Ce petit a une singulière idée de me parler de l'amitié de Jean-Claude. Je la connais son amitié! Quelle différence! S'il faisait ce qu'il a dit, lui! s'il quittait la marine et vivait au milieu de nous; on se verrait le matin, et ça donnerait du cœur pour ne se point voir le restant du jour. On se reverrait le soir, et ça ferait rêver toute la nuit... Rêver... de quels rêves? Comment ai-je dormi cette nuit?... Non, non, il vaut mieux qu'il parte; que je ne le revoie jamais; que je reste seule, seule à pleurer de l'avoir connu. (*Se levant.*) Mais, mon Dieu! comment se peut-il que j'aime, à en perdre l'esprit, un homme que je connais d'hier? C'est de la folie, c'est comme un sort; je me trompe; je m'abuse; je ne l'aime pas; c'était la danse qui m'avait échauffé l'esprit, et la solitude qui m'attendrissait le cœur; je ne l'aime pas; je ne peux pas l'aimer; lui non plus. Qu'est-ce qu'il sait de moi, et qu'est-ce que je sais de lui? Rien. On ne s'aime pas comme ça parce que quelque chose vous pousse l'un vers l'autre. Voyons, voyons, n'y songeons plus; travaillons. (*Elle prend une quenouille et se rassied à droite, puis bientôt après, la quenouille lui échappe des mains.*) Non, non, j'ai beau faire et beau dire; (*avec désespoir*) je l'aime!

SCÈNE V.

LA LISE, PÉRINETTE.

PÉRINETTE, *entrant du fond.*

Bonjour, la Lise; je venais demander à Jean-Claude de me laisser mener nos chèvres sur votre pâture. Mais quoi que vous avez donc à ce matin? vous êtes blanche comme une déterrée!

LA LISE.

J'ai mal dormi.

PÉRINETTE.

Oh! dame! c'est que vous vous êtes donné de l'agitation hier, et quand on n'y est plus habituée...

LA LISE.

Justement!

PÉRINETTE, *ayant l'air de chercher.*

Où est-il donc?

LA LISE.

Qui ça? Jean-Claude? il est aux champs.

PÉRINETTE.

Non, le beau matelot.

LA LISE, *troublée.*

Je ne sais de qui vous voulez parler, Périnette.

PÉRINETTE.

Pardine! de Jules-Denis, n'y en a pas trente-six de son espèce au village.

LA LISE.

Mais monsieur Jules-Denis n'est point ici, il n'y a que faire, pourquoi y serait-il?

PÉRINETTE, *à part.*

Quelle agitation! Pierrot en est pour son bonnet, bien sûr. (*Haut.*) Oh! pour pas grand'chose, pour essayer de gagner sa pariure.

LA LISE.

Comment dites-vous?

PÉRINETTE.

Vous le savez bien; vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler par Pierrot!

LA LISE.

Je ne sais rien, Pierrot, ne m'a rien dit. De quoi est-ce qu'il s'agit? Voyons, dites-le, vous n'êtes venue ici que pour ça, et ça doit être quelque méchanceté... car, depuis un an que je suis au pays, vous n'avez jamais manqué l'occasion de me tourmenter.

PÉRINETTE, *d'un air méchant et railleur.*

V'là que vous vous en apercevez.

LA LISE.

Ainsi, c'est vrai, vous m'en voulez? Mais pourquoi m'en voulez-vous? Qu'est-ce que je vous ai fait, moi?

PÉRINETTE.

Ma foi, y a assez longtemps que je l'ai sur le cœur, et l'heure est trop belle pour que je ne vous dise point la chose en deux mots: vous avez épousé Jean-Claude.

LA LISE.

Eh bien?

PÉRINETTE.

Eh bien, c'était moi que Jean-Claude aurait dû épouser; c'est moi qui devrais porter son nom, habiter cette ferme, et être là, à la place où vous vous carrez. S'il avait eu deux liards d'honnêteté dans le cœur, ce serait moi qui serais, aujourd'hui, madame Jean-Claude, et vous pourriez être à votre aise, madame Jules-Denis, tant qu'il vous plairait; comprenez-vous? (*La Lise paraît souffrir.*) Et voilà pourquoi je vous veux du mal et vous déteste.

LA LISE.

Est-ce que c'est moi qui l'ai été chercher votre Jean-Claude?

PÉRINETTE.

Pourquoi suis-je pauvre et vous riche? Sans vot' fortune, croyez-vous que vous seriez sa femme? Ne vous imaginez point qu'il vous ait épousée pour vos beaux yeux; jamais Jean-Claude ne vous aimera comme il m'a aimée; mais, c'est égal, cette croyance-là ne me suffit point; il m'a pris ma jeunesse, et m'a condamnée à m'entendre appeler vieille fille par des peronelles comme la Rose-Marie; il m'a fait entrevoir le bien-être, et m'a laissée dans la misère; je garde tout ça dans mon cœur et je m'en revenge quand je peux.

LA LISE.

Sur moi!

PÉRINETTE.

Pardine! mais, tranquillisez-vous, son tour viendra. Quand je vous aurai dit que le beau matelot ne vous a cajolée que pour gagner sa pariure...

LA LISE.

Encore! que veut-elle dire?

PÉRINETTE, *continuant.*

Je l'entreprendrai à son tour, et je lui dirai: Sais-tu qui tu as préférée pour femme à celle que ton honneur te faisait un devoir d'épouser? Une rien du tout, dont le premier regard d'un séduiseux tourna la tête, qui tient son cœur dans sa main pour le laisser prendre à qui vent; aujourd'hui l'un, demain l'autre; demande-lui si je mens, demande-lui si elle n'est pas la maîtresse à Jules-Denis.

LA LISE, *se levant.*

Sa maîtresse!...

PÉRINETTE.

Et quand il vous verra pâle comme vous l'êtes, le corps ployé, la figure cachée dans vos mains, il vous chassera. Celle que monsieur le recteur donne pour modèle aux autres sera honnie, les gars lui feront la conduite hors du village en criant et en lui jetant des pierres. Ça apprendra aux hommes à délaisser les filles. Mais ça ne sera pas tout, je vous réserve le bouquet.

LA LISE, *la regardant avec égarement.*

Mon Dieu, qu'elle me fait de mal!

PÉRINETTE.

En même temps que vous, moi aussi je sortirai du village et vous ferai la conduite; j'irai même plus loin que les gars, et à votre tour je vous dirai: Celui pour qui vous endurez toutes ces misères ne vous aimait point, il s'est moqué de vous, il avait parié qu'il vous séduirait, mais il vous méprise.

LA LISE.

Parié! c'est la troisième fois qu'elle le dit.

PÉRINETTE.

Eh! oui, la belle. Quand vous faisiez la roue, hier, et la sucrée aux paroles qu'il vous coulait dans l'oreille, en présence de ce benêt de Jean-Claude; ce qui était plus drôle, lui, il n'avait qu'une idée, c'était de garder sa montre, car il avait parié sa montre d'or contre le bonnet de laine à Pierrot, qu'il se ferait aimer de vous dans la journée; il a bien mené sa barque, hein? Oh! c'est un fameux matelot.

LA LISE, *avec un cri et des sanglots et retombant sur son siége.*

Parié! parié! avec Pierrot!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PIERROT.

PIERROT.

Vous m'appelez, la Lise? Tiens, toi ici, la Périnette, par où

donc que t'es entrée? J'étais là, dans le clos, et je ne t'ai point aperçue.

PÉRINETTE, *railleuse et méchante.*

C'est que tu n'as pas encore gagné tes chevrons, mon Pierrot, tu n'es qu'un factionnaire manqué.

LA LISE, *à Pierrot avec douleur.*

Parié avec toi! Tu as parié ça! Est-ce que tu as aussi à te venger, mon Pierrot? Est-ce qu'à toi aussi j'ai fait du mal sans le vouloir et le savoir?

PIERROT, *à Périnette.*

Ah! vipère, tu as mordu! (*Il lui lance de côté un coup de pied, sans l'atteindre.*) Quéque vous dites donc là, madame Jean-Claude? c'est la Périnette qui vous a fait un conte; vous savez bien ce que c'est que la Périnette, pourtant. Pourquoi écoutez-vous ses menteries?

LA LISE, *avec un peu d'égarement, s'asseyant près de la table.*

Tu avais donc envie de sa montre d'or? Le fait est que c'est beau une montre d'or; on est brave avec ça, on plaît aux filles.

PIERROT.

Mais, la Lise...

LA LISE, *véhémence croissante.*

Oui, oui, tu comptais sur ma raison, sur ma vertu.

PIERROT.

Mais oui!

LA LISE.

Et tu disais : la Lise ne peut faillir.

PIERROT.

Mais oui...

LA LISE.

Par ainsi j'aurai la montre.

PIERROT.

Oui!... mais non!...

LA LISE.

Tu ne songeais pas que tu jouais pour si peu le repos de tous mes jours; que tu m'exposais à concevoir des idées qui me feraient prendre en haine mon mari, mes occupations, ma famille, toi, tout le monde et moi-même; tu ne pouvais pas deviner tout ça, toi, mon gars; et puis d'ailleurs, quand même ça te serait venu en tête, qu'est-ce que ça te faisait, ma douleur et mon désespoir, auprès d'une belle montre d'or à gagner?

PIERROT.

La Lise, la Lise, vous me faites pleurer. (*A la Périnette.*) Ah! si le mal que tu lui fais ne te tenche pas le cœur, tu es un monstre. La Lise, écoutez-moi, je ne l'ai pas voulu, elle pourrait vous le dire, elle, la Périnette, puisqu'elle est toujours là où il y a quelque mystère à connaître, ou quelque infamie à révéler. Je ne l'ai pas voulu; on me l'a proposé, c'est vrai.

LA LISE, *avec douleur.*

C'est vrai?

PIERROT.

Oui, c'est vrai, mais j'ai refusé; et quand j'ai vu que ça tenait tout de même, je vous ai cherchée pour vous avertir; j'ai fait tout au monde pour ne pas vous laisser seule avec lui, j'ai voulu vous aprocher, au souper, ça n'a pas été possible; j'ai dit à votre homme qu'il avait tort de vous laisser valser avec lui, il m'a ri au nez; je ne voulais pas vous quitter des yeux, je m'étais juré de ne pas danser de la soirée, mais la Rose-Marie est venue, ce démon (*il désigne Périnette*) m'a soufflé quéque chose dans le tuyau de l'oreille, qui m'a fait vous oublier, la Lise, et nous avons dansé, et nous nous sommes promenés, et nous avons jasé, et je ne me suis souvenu de vous que trop tard.

LA LISE, *se levant avec un violent effort.*

Non, pas trop tard, mon enfant!

PIERROT, *heureux.*

Pas trop tard! Oh! j'en étais bon sûr, moi, que vous ne pouviez faillir. (*La Périnette rit et hausse les épaules.*)

LA LISE.

Pas trop tard! Mais il ne suffit pas que je te le dise, il faut que tout le monde ici le sache bien. Vous connaissez tous deux ce cabinet, entrez-y! (*Geste de refus de Périnette.*) Entrez-y; j'ai bien le droit de vouloir quelque chose à mon tour. Jules-Denis ne manquera de venir (*avec amertume et douleur*); sa pariure l'y oblige. Vous entendrez là tout ce que nous dirons; vous verrez tout ce qui se passera. Entrez, entrez.

PIERROT.

Mais, la Lise, je vous crois, je vous crois de toute mon âme; je n'ai pas besoin de cette épreuve.

LA LISE.

Je veux bien le penser, mon Pierrot, mais fais-le pour moi, si tu m'aimes. Justement, j'entends des pas, ce sont les siens.

PÉRINETTE.

Elle reconnaît ses pas, et elle niera qu'elle l'aime.

LA LISE, *droite et digne.*

Qui le nie?

PIERROT, *faisant passer la Périnette et la poussant dans le cabinet.*

Allez donc! allez donc, vous!

SCÈNE VII.

JULES-DENIS, LA LISE.

(*La Lise, chancelante, se rassied à droite, et reprend son fuseau, sa main tremble.*)

JULES-DENIS, *entrant du fond, et venant s'asseoir sur le banc à gauche, sérieusement ému pendant toute cette scène.*

Au travail, déjà, madame Jean-Claude?

LA LISE.

Notre homme est aux champs, monsieur Jules-Denis.

JULES-DENIS.

Et vous tenez à honneur de travailler quand il travaille!

LA LISE.

Non à honneur, mais à devoir. (*Moment de silence.*)

JULES-DENIS.

Ne voulez-vous point me regarder à ce matin, madame Jean-Claude?

LA LISE, *avec effort.*

Et pourquoi ne vous regarderais-je point, monsieur Jules-Denis? ai-je à rougir devant vous?

JULES-DENIS.

Devant moi, ni personne, madame Jean-Claude.

LA LISE, *appuyant.*

C'est l'idée que vous emporterez de moi en quittant le village... pour n'y plus revenir.

JULES-DENIS.

C'est l'idée que chacun doit avoir de vous et que j'ai plus que personne. Mais pourquoi dites-vous que je quitterai le village pour n'y point revenir?

LA LISE.

Parce qu'il faut que la chose soit ainsi, monsieur Jules-Denis.

JULES-DENIS.

Cependant, hier, il me semblait que vous m'aviez laissé prendre une autre idée.

LA LISE.

Oui, de vous faire laboureur, n'est-ce pas? C'était une folie; la vie des champs n'est point votre lot, il vous faut retourner à la mer, aux voyages, aux émotions et aux aventures; voilà ce qui vous convient, comme à nous autres la paix, la tranquillité et l'obscurité.

JULES-DENIS.

Comme vous me parlez à ce matin, la Lise.

LA LISE.

Ne vous en étonnez point, Jules-Denis, et ne m'en demandez pas la raison.

JULES-DENIS, *se levant.*

Mais au contraire, c'est que je voudrais bien la savoir la raison.

LA LISE.

Vous ai-je donné le droit de m'interroger, monsieur Jules-Denis?

JULES-DENIS.

Vous ne m'avez donné aucun droit sur vous, la Lise.

LA LISE.

Alors, ne me demandez donc rien, partez en silence et en paix. Si vous avez quelque chose qui tourmente votre conscience, priez le bon Dieu qu'il vous pardonne.

JULES-DENIS.

La Lise, toutes vos paroles me pèsent sur le cœur comme du plomb; par grâce, expliquez-vous, parlez plus clairement.

LA LISE, *éclatant malgré elle.*

Que je m'explique! vous voyez bien que je ne le voulais pas, que je l'évitais, que je ne vous faisais aucun reproche. (*Se levant.*) Je suis d'humeur paisible, je n'aime ni les grands mots ni les grandes phrases; c'est pourquoi j'évitais toute explication.

JULES-DENIS.

Ainsi, je ne me trompais point; vous avez quelque chose contre moi.

LA LISE, *le regardant en face.*

Ai-je tort?

JULES-DENIS, *sérieux et triste.*

Vous n'avez point tort, je vois que Pierrot a parlé. Eh bien, la Lise, vous n'allez pas me croire.. mais je ne venais à ce matin que pour vous faire cet aveu.

LA LISE.

Est-ce un nouveau moyen de gagner votre pariure?

JULES-DENIS.

Ce que vous dites là vous avez le droit de le penser et de le dire, madame Jean-Claude; et quand je vous jurerais par tout ce qu'il y a de de plus sacré, que j'ai pleuré cette nuit, oui, pleuré de honte d'avoir eu le cœur de prendre une femme comme vous pour l'objet d'un pari : quand je vous dirais que cet amour que je voulais feindre, je le ressens, et qu'il est si profond et si vrai que je ne trouve plus de mots pour vous l'exprimer, je sais bien...

LA LISE, *l'interrompant.*

Que je ne vous croirais point.

JULES-DENIS.

C'est ma punition; je l'accepte. Pourtant, mon Dieu, pourtant il est bien vrai que je vous aime; vrai que cet amour subit sera l'unique amour de ma vie; vrai que je donnerais mon sang pour reprendre mes paroles d'hier à Pierrot; vrai qu'à present ma vénération pour vous est aussi grande que mon amour; et que je vous veux sainte afin de pouvoir vous unir, dans ma dernière pensée, à l'idée de la Vierge qui protége les marins.

LA LISE.

Monsieur Jules-Denis, vous parliez hier avec la même voix, vos yeux avaient la même expression de vérité; et si vous ne me disiez les mêmes paroles, vous aviez du moins le même accent; hier, cependant vous mentiez!

JULES-DENIS.

Je n'ai pas menti longtemps en disant que je vous aimais.

LA LISE.

Assez là-dessus, monsieur Jules-Denis, je ne veux plus rien entendre à ce sujet. Je vous pardonne pour que le bon Dieu me pardonne à mon tour; mais retournez à votre bord, et tâchez seulement de vous rappeler que ce n'était ni bon ni honnête de jouer avec le repos d'une âme qui ne vous cherchait point.

JULES-DENIS.

La Lise, votre douceur est terrible; j'aimerais mieux mille fois les reproches que je mérite, que ce pardon et cette bonté. Votre visage d'ange, pâle et triste, va me suivre partout comme un spectre; votre voix sans colère, mais toute tremblante de douleur, retentira toujours à mes oreilles. La Lise, vous vous seriez moins vengée en disant tout à Jean-Claude et en me faisant chasser d'ici comme un réprouvé. (*Il se laisse tomber sur un banc près de la table.*)

LA LISE.

Pourquoi troubler le repos de Jean-Claude? Je suis sa femme, je dois et je veux respecter son bonheur.

JULES-DENIS, *la tête dans ses mains.*

Son bonheur!

LA LISE.

Son bonheur! car malgré tout ce qui pourrait aller à l'encontre, je veux qu'il soit heureux. Jusqu'ici, je n'avais été que soumise, ce n'est point assez; je serai aimante. — Bien souvent c'est l'indifférence de la femme qui fait la mauvaise conduite du mari; je ne veux pas qu'à mon dernier jour, ce regret m'empêche de mourir tranquille.

JULES-DENIS, *se levant.*

C'est trop; je ne peux pas vous entendre parler comme cela; ma pariure était infâme, mais vous me la faites payer trop cher; vous ne m'avez pas aimé une heure, vous êtes de marbre, votre vertu n'était que de l'insensibilité. (*La Lise ne répond rien, mais sa tête se penche et une larme s'échappe de ses yeux. Elle tombe assise près de la table.*)

JULES-DENIS, *s'agenouillant auprès d'elle.*

Vous pleurez!... Tu m'aimes!

LA LISE.

Eh bien, oui, je t'aime, oui, je t'aime! (*Lui prenant le front dans ses deux mains.*) Et ce baiser sur ton front, le premier et le dernier que mes lèvres te donneront, en est le gage. (*Se levant ainsi que Jules-Denis.*) A présent, Jules-Denis, à present que je vous ai dit mon amour, et que je vais le garder, en moi, comme un parfum précieux qui sera ma force dans la douleur, que ferez-vous pour me faire croire au vôtre?

JULES-DENIS, *avec accablement.*

Je ne reviendrai point!

LA LISE.

Oh! c'est bien! Oh! maintenant j'oublie tout, et j'ai foi en toi! Va, va, mon Jules, pars! le bon Dieu nous aidera et nous réunira, quand nos cheveux auront blanchi et quand nos cœurs se seront calmés!... Je te bénis.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERROT, PERINETTE.

PIERROT, *sortant du cabinet avec Périnette.*

La Lise, vous êtes une brave et digne femme!...

PÉRINETTE, *émue.*

La Lise, pardonnez-moi!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROSE-MARIE, *puis* JEAN-CLAUDE, PAYSANS *et* PAYSANNES.

ROSE-MARIE, *entrant la première.*

En v'là une idée triomphante! Jean-Claude a réuni tout le village pour faire la conduite à Jules-Denis; les violonneux en sont; on va le ramener au port en dansant.

CHOEUR *de paysans entrant précédés d'un violon et d'un joueur de musette.*

Air de Couder.

Ami, le vent fidèle
Souffle au port,
Le devoir te rappelle
A ton bord!
Pars, enfant de Neptune,
En chantant!
Va chercher la fortune
Qui t'attend!
Adresse une prière
Au bon Dieu,
A ton père, à ta mère,
Un adieu.

JEAN-CLAUDE.

Tu ne t'attendais pas à celle-là, hein, mon gars?

JULES-DENIS, *avec effort.*

Non!

JEAN-CLAUDE.

En route donc, en avant la musique; viens ça, la Lise, viens ça, nous allons rire.

LA LISE.

Je suis souffrante, notre homme; allez sans moi; vous me raconterez tout cela au retour.

REPRISE DU CHOEUR.

Ami, le vent fidèle, etc.

Les paysans sortent en chantant; Jules-Denis et Jean-Claude sortent les derniers.

JULES-DENIS, *en dehors et hors de vue.*

Adieu, terre chérie
Que j'ai revue un jour!
Que jamais on n'oublie.

LA LISE, *seule sur le devant de la scène.*

Adieu, c'est pour toujours!...

REPRISE DU CHOEUR.

La Lise accablée est assise sur un banc. Périnette pleure dans un coin au fond. Le rideau baisse.

FIN.

76570

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.